

# Extrait d'un récit qui ne sera jamais achevé

Léonid Andreïev

Traduit du russe par Jean-Luc Goester

*Récit extrait du recueil « Les meilleures nouvelles de Léonid Andreïev » à paraître aux Editions Rue Saint Ambroise le 26 mai 2022*

Epuisé par la terrible incertitude qui avait marqué la journée, je m'étais endormi tout habillé sur mon lit, lorsque ma femme me réveilla. La flamme d'une bougie tremblait dans sa main, et au milieu de la nuit, elle me sembla aussi lumineuse qu'un soleil. Et derrière la bougie, il y avait un menton pâle qui tremblait, et deux immenses yeux immobiles et sombres, que je ne connaissais pas.

– Tu sais, dit-elle, tu sais, dans notre rue on élève des barricades.

Tout était silencieux, et nous nous regardions l'un l'autre, nous nous regardions droit dans nos yeux d'inconnus et je sentais pâlir mon visage. La vie s'en était allée quelque part, puis était revenue avec de forts battements de cœur. Tout était silencieux, la flamme de la bougie tremblait, elle était petite, terne, mais pointue comme un sabre à lame recourbée.

– Tu as peur ? ai-je demandé.

Le menton pâle trembla, mais les yeux restèrent fixes et m'observaient sans le moindre clignement, et ce n'est qu'à ce moment que je me rendis compte à quel point ils m'étaient étrangers, combien ils étaient effrayants. Je les avais regardés dix ans durant, je les connaissais mieux que les miens, mais là, il y avait en eux quelque chose de nouveau, que je ne savais pas nommer. J'aurais pu appeler cela de l'orgueil, mais il y avait autre chose, quelque chose de nouveau, d'absolument nouveau. Je lui pris la main : elle était froide, elle me répondit en serrant fermement la mienne, et dans cette étreinte, il y avait quelque chose de nouveau, que je ne connaissais pas. Jamais encore elle ne m'avait serré la main comme ça.

– Ça fait longtemps ? demandai-je.

– Depuis une heure. Et ton frère est déjà parti. Il a sans doute craint que tu ne le laisses pas y aller, et il s'est éclipsé en douce. Mais je l'ai vu.

C'est donc la vérité : c'est arrivé. Je me suis levé et, allez savoir pourquoi, j'ai fait longuement ma toilette, comme tous les matins, quand j'allais travailler, et ma femme m'éclairait. Ensuite, nous avons soufflé la bougie et nous nous sommes approchés de la fenêtre qui donnait sur la rue. C'était le printemps, le mois de mai, et par la fenêtre ouverte s'est engouffré un air tel qu'il n'y en n'avait jamais eu auparavant dans cette vieille ville immense. Depuis plusieurs jours déjà, les usines et le chemin de fer avaient cessé le travail, et l'air, débarrassé de la fumée du charbon, était imprégné de l'odeur des champs, des jardins en fleur et aussi de rosée, semblait-il. Je

ne sais pas ce qui sent si bon, les nuits de printemps, quand on s'éloigne loin, très loin de la ville. Et pas un seul réverbère, pas un seul équipage, pas le moindre bruit de la ville au-dessus de l'étendue infinie de pierre, et en fermant les yeux, on se serait véritablement cru à la campagne. Et voilà justement un chien qui aboie ! Pas une seule fois je n'avais entendu aboyer un chien dans une ville, et j'en ai ri de bonheur.

– Un chien ! Tu entends ?

Ma femme me prit dans ses bras et me dit :

– Ils sont là-bas, au coin.

Nous nous sommes penchés à la fenêtre et là-bas, dans la profondeur sombre et transparente, nous avons aperçu comme un mouvement. Non pas des gens, mais un mouvement. On démolissait quelque chose, et on construisait. Quelqu'un bougeait, insaisissable comme une ombre. Soudain, des coups retentirent : une hache ou un marteau. C'était si sonore, si joyeux, c'était comme dans une forêt, au bord d'une rivière, quand on répare une barque ou quand on construit un barrage. Et, tout heureux à la perspective de me joindre à un travail joyeux et bien mené, j'ai serré vigoureusement ma femme dans mes bras, tandis que, par-dessus les maisons, par-dessus les toits, elle regardait le croissant aigu de la jeune lune qui commençait à s'incliner sur l'horizon. Il était si jeune, si drôle, tout pareil à une jeune fille qui rêve, qui n'ose raconter ses rêves à personne, et il ne brillait que pour lui-même.

– Quand elle sera pleine...

– Non, il ne faut pas ! Il ne faut pas, m’interrompit ma femme, prise d’une peur incompréhensible pour moi. Il ne faut pas parler de ce qui va arriver. À quoi bon ? Ça a peur des mots. Viens, allons par là.

Il faisait sombre dans la chambre, longtemps nous sommes restés silencieux, sans nous voir, mais nous pensions à la même chose. Et quand j’ai dit quelque chose, il m’a semblé que c’était quelqu’un d’autre qui parlait : je n’avais pas peur, mais cet autre avait une voix rauque, comme étouffée par la soif.

– Et alors, comment ?...

– Et eux ?

– Tu resteras avec eux, leur mère leur suffira. Et moi je ne peux pas.

– Et moi, je peux ?

Je suis sûr qu’elle n’a pas bougé de sa place, mais j’ai senti clairement : elle s’éloignait, elle était loin, elle était loin. Et il a fait soudain si froid, et j’ai tendu mes bras, mais elle les a repoussés.

– Des fêtes comme ça, ça n’arrive aux hommes qu’une fois tous les cent ans, et tu voudrais m’en priver ? Et pour quelle raison ? dit-elle.

– Mais on pourrait te tuer. Et nos enfants mourront.

– La vie sera bienveillante pour eux. Et même s’ils meurent...

Et c’est elle qui disait cela, ma femme, une femme avec laquelle j’avais vécu dix ans ! Hier encore, il n’y avait pour elle rien d’autre que ses enfants, et elle vivait dans une peur constante pour eux ; hier encore, pleine de frayeur, elle cherchait à déceler

les signes menaçants de l'avenir. Que lui était-il arrivé ? Hier... Mais c'est que moi aussi, j'avais tout oublié de ce qu'il y avait eu hier.

– Tu veux venir avec moi ?

– Ne te fâche pas ! Elle croyait que j'étais fâché. Ne te fâche pas ! Ce matin, quand ils ont commencé à taper et que tu dormais encore, j'ai compris, j'ai soudain compris que mon mari, mes enfants, tout cela, c'était juste comme ça, que c'était pour un moment. Je t'aime, je t'aime très fort, - elle trouva ma main et la serra de cette même nouvelle étreinte que je ne connaissais pas – mais tu entends, ils tapent, n'est-ce pas ? Ils tapent et c'est comme si tombaient... comme si tombaient des murs, et tout est si vaste, si ample, si libre. Dehors c'est la nuit, mais il me semble que le soleil brille. J'ai trente ans, je suis vieille déjà, mais j'ai l'impression d'avoir dix-sept ans, et d'aimer quelqu'un pour la première fois, d'un amour si immense, si infini !

– Quelle nuit ! dis-je. C'est comme si la ville n'existait pas. C'est vrai, et moi aussi j'ai oublié l'âge que j'ai.

– Ils tapent, et c'est comme une musique, comme un chant, dont j'ai rêvé toute ma vie. Et je ne savais pas qui j'aimais de cet amour fou, de cet amour qui donne envie de pleurer, de rire, de chanter. C'est si vaste, si ample, ne m'enlève pas ce bonheur, laisse-moi mourir avec ceux qui travaillent là-bas, qui appellent l'avenir avec tant d'audace et qui, dans les tombes, raniment un passé défunt.

– Le temps n'existe pas

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Le temps n'existe pas. Qui es-tu ? Je ne te connaissais pas. Tu es un être humain ?

Elle se mit à rire aussi fort que si elle avait eu dix-sept ans.

– Oui. Et dire que moi non plus je ne le savais pas. Et toi aussi tu es un être humain ? Comme c'est curieux, comme c'est beau : un être humain.

Il y a longtemps que s'est passé ce dont je parle ici, et ceux qui aujourd'hui dorment du lourd sommeil de leur vie grise, et qui meurent sans se réveiller, ceux-là ne me croiront pas : en ces jours, le temps n'existait pas. Le soleil se levait, se couchait, l'aiguille avançait sur le cadran, mais le temps n'existait pas. Et il y a eu bien d'autres événements miraculeux et grandioses ces jours-là, et ils ne me croiront pas, ceux qui dorment du lourd sommeil de leur vie grise, et qui meurent, sans se réveiller.

– Il faut y aller, dis-je.

– Attends, je vais te servir à manger. C'est que tu n'as rien mangé aujourd'hui. Et tu vois comme je suis raisonnable : je m'en irai demain. J'irai donner les enfants, et je te retrouverai.

– Camarade, dis-je.

– Oui, camarade.

Par les fenêtres ouvertes, l'air des champs s'engouffrait, et le silence, et parfois, gai et sonore, un coup de hache, et j'étais assis à table, je regardais, j'écoutais, et tout était si étrangement nouveau que j'avais envie de rire. Je regardais les murs et ils me semblaient transparents. Comme si j'embrassais l'éternité d'un seul regard, je les voyais s'écrouler, et moi seul j'étais là depuis toujours, et serai là pour toujours. Tout passera, et moi je

resterai. Et tout me paraissait étrange et comique, tellement irréal : la table, la nourriture, et tout ce qui était en dehors de moi. Transparent et léger, n'existant que pour l'occasion, que pour un moment.

Pourquoi est-ce que tu ne manges pas ? me demanda ma femme.

Je souris :

– Du pain, c'est tellement étrange.

Elle jeta un coup d'œil sur le pain, le morceau sec et rassis de pain, et curieusement, son visage s'assombrit. Tout en le regardant, elle arrangea doucement son tablier et sa tête se tourna, se tourna très légèrement du côté où dormaient les enfants.

– Ils te font pitié ? demandai-je.

Elle fit non de la tête, sans quitter le pain des yeux.

– Non. Mais j'ai pensé à ce qu'il y avait eu dans la vie, à ce qu'il y avait eu avant. C'est tellement incompréhensible ! Et tout, – elle balaya la chambre d'un regard étonné, comme si elle sortait d'un long sommeil – et tout est tellement incompréhensible. C'est ici que nous avons vécu.

– Tu étais ma femme.

– À côté, il y a nos enfants.

– Là, de l'autre côté de ce mur, ton père est mort.

– Oui, il est mort. Il est mort sans se réveiller.

La plus petite, qu'un rêve avait dû effrayer, se mit à pleurer. Et ce simple gémissement d'enfant qui réclamait son dû avec

insistance me parut si étrange, parmi ces murs irréels, alors qu'en bas, on élevait des barricades.

Elle pleurait et réclamait son dû, des caresses, des mots pour faire rire, des promesses pour rassurer. Et très vite elle se calma.

– Allez, va ! me dit ma femme en chuchotant.

– Je voudrais les embrasser.

– J'ai peur que tu les réveilles.

– Mais non, ça ne fait rien.

D'ailleurs, l'aîné ne dormait pas, il entendait tout et comprenait tout. Il n'avait que neuf ans, mais il avait tout compris et il m'accueillit avec un regard tellement profond, tellement sévère.

– Tu prendras ton fusil ? demanda-t-il, l'un air pensif et grave.

– Oui.

– Il est sous le poêle ?

– Et comment tu sais ça ? Allez, embrasse-moi. Tu penseras à moi ?

Il bondit sur son lit, tout brûlant de sommeil dans sa petite chemise, et se jeta à mon cou. Et ses bras étaient chauds, si tendres, si doux. Je soulevai ses cheveux sur sa nuque et embrassai son petit cou chaud et délicat.

– On va te tuer ? chuchota-t-il à mon oreille.

– Non. Je vais revenir.

Mais pourquoi ne pleurait-il pas ? Il lui arrivait de pleurer, parfois, il suffisait que je sorte de la maison. Se pouvait-il qu'il se sentît concerné lui aussi ? Qui sait ? Il s'est passé tant de choses incroyables en ces jours héroïques !



J'ai regardé les murs, le pain, la bougie, dont la flamme continuait de trembler, et j'ai pris la main de ma femme.

– Eh bien, au revoir.

– Oui, au revoir.

Et ce fut tout, et je suis parti. Dans les escaliers, il faisait sombre, cela sentait la vieille crasse, et cerné de tous côtés par les murs de pierre et par l'obscurité, cherchant prudemment les marches, j'ai senti cette chose nouvelle, inconnue et radieuse, vers laquelle je me dirigeais, débordant d'une joie intense.

## L'auteur

Emprisonné par la police tsariste, puis opposant résolu au pouvoir bolchevik, Léonid Andreïev aura été toute sa vie un écrivain en lutte contre le pouvoir. Devenu célèbre après la publication de son premier recueil de nouvelles et considéré par Gorki comme « le meilleur écrivain d'Europe et d'Amérique », l'auteur sera par la suite mis à l'index par les autorités soviétiques en tant qu'ennemi de la révolution. Il faudra attendre le centenaire de sa naissance, en 1971, pour que paraissent enfin quelques rééditions de ses nouvelles en URSS, et, à leur suite, une floraison continue de traductions partout dans le monde.